

## Patrimoine architectural Interpréter le Québec

Béatrice Verge

---

Number 23, Spring 1984

La muséologie nouvelle : réalité ou fiction?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18751ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Verge, B. (1984). Patrimoine architectural : interpréter le Québec. *Continuité*, (23), 12–16.



Interpréter place Royale, est-ce lui redonner un souffle de vie ou lui assener un coup au coeur? Marque de commerce, musée à ciel ouvert, milieu de vie, à quoi réfère-t-elle maintenant dans la ville historique?

# PATRIMOINE ARCHITECTURAL INTERPRÉTER LE QUÉBEC

Béatrice Verge

**L**a bombe à neutrons, symbole de la protection du patrimoine? Cet énoncé fait frémir! Le patrimoine architectural, comme le souligne Jacques Rigaud, «n'est pas seulement un ensemble d'objets construits; c'est plus encore un mode d'appropriation de l'espace, un dialogue avec la nature, une prise en compte de ses contraintes, de son langage et de ses appels.»(1) Cet héritage créé par l'homme est donc indissociable de la vie qui l'habite. Pourrait-on imaginer une ville sans habitants?

Les sociétés industrielles de l'Occident se cherchent et se découvrent un patrimoine à protéger. Cette volonté de conserver s'affirme de plus en plus dans une population qui proteste contre une évolution économique et technologique toujours plus imposante. Le passé devient refuge devant les menaces et les incertitudes du futur. Est-ce par crainte de perdre le fil de l'histoire qu'on sélectionne des espaces, qu'on les inscrit dans la conscience et la mémoire collectives? Le monument historique se farde pour répondre à des attentes contemporaines. La ville devient musée et elle se fige dans l'idéologie présente.

Pourquoi préserver, pourquoi «muséifier»? L'appel inéluctable du futur, les mutations profondes qui perturbent nos sociétés modernes favorisent une attitude internationale qui va au-delà de la préservation de l'objet; aujourd'hui, c'est le monde entier qu'on désire préserver.

## UN DIALOGUE AVEC LE PATRIMOINE

En quête de supports actifs d'une vie sociale et culturelle en expansion, le mouvement de la préservation et la muséologie se sont approprié un patrimoine toujours plus vaste. Un dialogue s'est établi dès le XIX<sup>e</sup> siècle, il nous reste à le maîtriser et à l'actualiser. Le patrimoine se transforme au gré des changements de valeurs de la société. Les mentalités évoluent et influent sur nos perceptions du passé et du futur qui sont constamment remodelées en fonction du temps présent. Nos préoccupations actuelles dictent nos choix et orientent notre philosophie de conservation.

La notion de patrimoine s'est élargie depuis le XIX<sup>e</sup> siècle où les monuments à valeur historique et artistique

étaient vénérés pour leurs qualités exceptionnelles ou pour leur charge évocatrice. De nombreux édifices historiques ont ainsi été préservés à cause de leur rapport avec des événements, des époques ou des personnages importants. Transformés en musées, ils comblaient les besoins de connaissances historiques de l'époque. La charte de Venise en 1964 et la déclaration d'Amsterdam en 1976 ont approfondi les définitions souvent trop restrictives associées au patrimoine architectural. On y a inclus les oeuvres plus modestes, le cadre bâti ou naturel inséparable du monument et les ensembles historiques des villes et villages. Ces éléments représentaient des valeurs artistiques et culturelles jugées inestimables pour la collectivité. Pourtant, en s'intéressant «à toute création architecturale qui porte témoignage d'une civilisation particulière, d'une évolution significative ou d'un élément historique»(2), les promoteurs de la conservation du patrimoine sélectionnent toujours selon des critères subjectifs les édifices d'un passé plus ou moins rapproché qui méritent d'être conservés pour la postérité. Le patrimoine n'échappe donc pas à une certaine ségrégation spatiale et temporelle. Au fil de ces observations, nous en arrivons à la question: à qui appartient le patrimoine?

## DES APPROCHES PÉDAGOGIQUES

Le patrimoine a servi à stimuler un sentiment d'appartenance et l'on tente depuis longtemps d'inculquer cet amour du passé à tous les citoyens. Différentes approches et motivations pédagogiques ont guidé le mouvement de la préservation et ont sous-tendu l'essor de la muséologie. De façon réciproque, ces deux dimensions de nos rapports avec le passé ont suscité une réflexion continue sur la manière dont doit s'exprimer notre patrimoine. Elles se sont rencontrées au carrefour des diverses institutions: musée des arts décoratifs, maison historique, musée de plein air, site et arrondissement historiques et, plus récemment, écomusée. Les «conservateurs» et les muséologues ont trouvé dans l'environnement bâti une source d'inspiration, d'imagination et de créativité. Cet attrait pour le patrimoine a été

renforcé par la création des premiers musées d'histoire et d'ethnologie.

Au siècle dernier chez les Américains, les buts de la préservation étaient clairement associés à ceux de la muséologie. Des édifices historiques abritaient les nouveaux musées dédiés à la mémoire des héros de la nation. Ces maisons historiques devaient perpétuer le sens de la démocratie et inspirer aux visiteurs des sentiments patriotiques.

Mount Vernon, résidence ayant appartenu à George Washington, fut sauvegardée et entretenue dès 1859 par le *Mount Vernon Ladies' Association*. L'endroit fut à l'époque un des premiers projets de restauration d'envergure. Il a eu un effet multiplicateur qu'on a surnommé le «George-Washington-Slept-Here-Syndrome».

De façon plus notable, le musée de plein air, inauguré en Suède en 1891, a fait beaucoup d'adeptes et a contribué à l'émancipation du mouvement américain de préservation. Williamsburg est sans contredit le prototype qui a favorisé aux États-Unis la prolifération de ce nouveau genre de musée ouvert. Village colonial simultanément conservé, restauré et reconstruit, il a profité entre 1929 et 1969 d'investissements totalisant 80 millions de dollars. Cette mise en valeur comporte cependant de grandes lacunes puisqu'elle a conféré aux lieux une atmosphère artificielle. L'année charnière 1775 a imprégné l'esprit de restauration du projet et l'interprétation du site. Il s'ensuit que l'évolution historique a été télescopée et que les témoins de l'époque post-révolutionnaire ont été supprimés tandis que tous les autres se sont retrouvés figés dans le temps et dans l'espace. Lorsqu'on dramatise de la sorte le passé, les visiteurs sont confrontés à une image fictive reflétant un passé idéalisé. Cette reconstitution de l'histoire coloniale présente des contradictions importantes: d'une part on met en évidence la belle société de jadis en célébrant la classe blanche aisée, d'autre part on ferme les yeux pour mieux oublier les tableaux horribles de l'histoire de l'esclavage noir. Cette mise en scène raconte une histoire sans profondeur et sans continuité, elle aboutit à un cul-de-sac historique où les rues impeccables, les signalisations complexes et l'absence des cages et hangars

destinés aux esclaves nient la vérité historique. Si le patrimoine est un miroir du passé, le miroir projette ici une image frauduleuse et mensongère. Le miroir du conte de Blanche-Neige n'aurait pas fait mieux!

## IDÉALISER LE PASSÉ

Dans ce contexte, une visite au monde merveilleux de Disney peut procurer une expérience tout aussi satisfaisante. Innovateur dans le domaine de la création des parcs d'amusement, Disney a su tirer profit du besoin de rêve de chaque citoyen. Plusieurs aménagements font référence au passé et à l'histoire, ils exploitent ainsi la dimension sensorielle du temps. Les décors féériques sont d'attrayantes imitations d'images tantôt légendaires (le château de la Belle au bois dormant) tantôt à saveur historique (la salle des présidents, la reconstitution d'un village indien ou d'une petite ville américaine du début du XIX<sup>e</sup> siècle).

Le scénario ne vise qu'à divertir et n'offre jamais de surprises désagréables. Cette approche positive a assuré un succès grandissant aux centres d'amusement commerciaux dont plusieurs font référence à l'histoire. Les sites et les ensembles historiques ont subi leur influence. Afin de populariser son champ d'action, le monde de la muséologie a dû développer des techniques et des moyens imaginatifs susceptibles d'intéresser une population en quête d'émerveillement et d'effets spectaculaires. Alderson et Low reconnaissent que ce ne sont pas tous les visiteurs qui ont des motivations sérieuses et que pour plusieurs, le site historique ne constitue qu'une forme de divertissement et de loisir (3). Le divertissement est un élément essentiel de la communication. Mais comment allier plaisir et éducation dans ce monde longtemps élitaire de la muséologie?

## INTERPRÉTER POUR INSTRUIRE ET DIVERTIR

L'interprétation essaie de répondre à cette double attente. Cette pratique muséale s'est principalement développée dans les parcs nationaux puis dans les milieux historiques aux États-Unis. Le Canada et le Québec ont importé cette nouvelle méthode

de sensibilisation du public au patrimoine qu'ils ont mise en pratique surtout dans les musées de site gérés par l'État tels place Royale et le Parc de l'Artillerie à Québec. Étendant son champ d'action auprès des institutions muséales traditionnelles incluant les concepts de la muséologie nouvelle, l'interprétation veut donner un sens profond à une réalité historique par des moyens qui font d'abord appel à l'appréhension. Le musée poursuit une triple activité qui consiste à collectionner, à préserver et à communiquer; sa fonction fondamentale, selon James Porter, est toutefois de communiquer: «son véritable rôle est donc d'être, pour tous, un centre de rayonnement du patrimoine culturel et de la vie contemporaine.»(4) L'interprétation comme acte de communication joue donc un rôle primordial au musée.



Michel Bisson

Disney World recèle des aménagements qui font référence au passé, parfois historique et parfois légendaire tel le château de la Belle au bois dormant.

Dans les sites gérés par l'État au Québec, depuis les années soixante-dix, cet objectif pédagogique est déterminant lors de la sélection des lieux que l'on veut mettre en valeur. Le caractère exceptionnel que les organismes officiels confèrent à certains bâtiments anciens les place automatiquement au rang de monuments historiques. Motivé par des raisons esthétiques, éducatives et politiques, l'État s'accapare ainsi l'exclusi-

vité commémorative. Le monument ou l'ensemble historique exceptionnels témoignent alors d'une signification historique nationale.

Les édifices consacrés «biens culturels» symbolisent la survivance de la tradition et se distinguent du reste du cadre bâti. Ces lieux privilégiés veulent encourager l'éducation et diffuser la «nouvelle culture québécoise». Comme le définit si bien le **Livre blanc de la politique québécoise du développement culturel** (1978): «le patrimoine est une pédagogie. Le gouvernement du Québec tient à faire du patrimoine un élément capital d'une politique de l'éducation». À cette orientation se greffe le développement du tourisme culturel qui contribuera à faire de l'interprétation le langage du patrimoine. Cet acte de communication transformera le patrimoine en loisir culturel qui à son tour sera intimement lié à l'industrie touristique.

À Québec, comme partout au Québec, touristes et citoyens sont invités à jouir d'un patrimoine historique parfois teinté de nationalisme, parfois de fédéralisme. Le ministère des Affaires culturelles du Québec et Parcs Canada sont les deux instigateurs de cette fierté issue de la célébration collective. Les «richesses historiques» sont étalées de façon démocratique et ce contact direct avec l'histoire fait vibrer les cordes les plus sensibles à l'affirmation d'une certaine autonomie culturelle. Enjeu de grande politique, la conservation d'un monument permet de monopoliser la mémoire tandis que l'idéologie dominante se dote d'un emblème puissant.

Ces éléments tangibles de notre histoire sont sauvegardés et légués aux générations futures dans un emballage doré. Les autorités élaborent des politiques complexes de conservation et d'interprétation afin que l'objet mémorial se distingue nettement du contexte général qui l'englobe. À cet égard, on détermine judicieusement l'action qui portera sur ce témoin fragile de notre passé: on conserve, réhabilite, restaure ou reconstruit en ayant soin d'identifier une thématique interprétative permettant de diffuser un message, une bonne nouvelle à la population ébahie et surtout impressionnée par l'éclat de son patrimoine. Fondée sur la continuité ou patageant dans l'inco-

Parcs Canada



François Lachapelle



La restauration et le contenu interprétatif ont transformé la Redoute Dauphine qui se détache du paysage urbain pour mieux se faire admirer.

Des aménagements artificiels s'insèrent dans le monument restauré converti pour répondre à des attentes muséales. Pourtant, on se questionne longtemps sur la nature du message et les intentions des concepteurs. Le jeu en vaut-il la chandelle?

hérence, la vocation muséale s'impose, conditionne l'avenir des monuments et sites, et par ricochet, celui de tout un environnement y compris, naturellement, sa population. Une fois l'acte chirurgical accompli, le site restauré peut commencer à jouer son rôle de communicateur.

### PLACE ROYALE, MARQUE DE COMMERCE?

Place Royale a pour sa part fixé les souvenirs et les significations. Son passé, pétrifié à la manière de Williamsburg, a contribué à l'homogénéisation culturelle; l'idéologie de la culture dominante a balayé celle de la culture populaire.

Dans ce contexte, l'interprétation saura-t-elle corriger les erreurs passées? Si l'on s'obstine à maintenir la ségrégation spatiale et historique, le milieu continuera d'être fossilisé; la fonction «habiter» ne deviendra accessible qu'à une classe sociale privilégiée. Le quartier, amputé de sa population originelle, accueillera-t-il bientôt, à mesure qu'on reconvertira les vieux édifices en «condominiums», une population diversifiée aux aspirations variées?

Les récentes orientations du gouvernement en matière d'aménagement du territoire reconnaissent toujours la nécessité pour le ministère des Affaires culturelles (MAC) d'intervenir dans le domaine du patrimoine

d'intérêt national. La valeur ainsi ajoutée à ce secteur-clé du Vieux-Québec, conditionné par la publicité et l'idéologie présente, favorise son isolement et la sélection d'un message d'interprétation restrictif.

Les orientations du MAC, définies à la suite du colloque place Royale en 1978, attribuaient effectivement un rôle majeur à l'interprétation: «L'interprétation devient donc le principe moteur qui délimitera le champ d'opération du ministère des Affaires culturelles dans le secteur, tant en ce qui concerne la planification des actions à entreprendre, le choix des éléments à restaurer, le type de restauration, la mise en place des équipements culturels et les program-

mes d'interprétation proprement dits... »(5). Interpréter place Royale, est-ce lui redonner un souffle de vie ou lui assener un coup au coeur?

Musée à ciel ouvert coulé dans le béton, place Royale n'échappe plus au piège du tourisme culturel. À l'exemple de la tour Eiffel et de Disney World, elle se multipliera en images et en symboles. Marque de commerce, deviendra-t-elle le centre dynamique du tourisme culturel pour Québec et sa région?

## PARC DE L'ARTILLERIE, UN ÎLOT FERMÉ

De son côté, Parcs Canada n'épargne ni temps ni argent afin de restaurer, de mettre en valeur et d'interpréter les nombreux sites dont il a la juridiction. La restauration du Parc de l'Artillerie par exemple a contribué à sa façon à confiner un caractère artificiel au Vieux-Québec. Ce musée de site, différent du musée traditionnel, ne possède pas de collection; son objet de conservation est le cadre bâti. Il a le rôle de communiquer un message en se servant du pouvoir de fascination et d'évocation qu'exercent ses bâtiments historiques. L'architecture est ainsi l'enveloppe d'un message qui exclut trop souvent la réalisation et perpétue le deuil. Contrairement au projet de place Royale, dont les responsables ne jureraient que par le Régime français, ici on a voulu conserver que des témoignages des époques marquantes de l'histoire militaire du secteur. La restauration a ainsi figé les bâtiments à des moments historiques jugés évocateurs. Les traces du temps sont également disparues, les édifices faisant peau neuve pour mieux conserver leurs «richesses historiques». L'attachement à des périodes et à des éléments historiques d'importance nationale oriente ainsi le type de restauration et le contenu interprétatif. Il y a rupture dans le temps et dans l'espace. Cet îlot est fermé sur lui-même; sa vocation interprétative, centrée sur une thématique sélective, projette ainsi une image irréaliste. Qu'advient-il alors des liens avec la vie et avec le monde? La rutilante Redoute Dauphine se cherche une raison d'être tandis que le Parc de l'Artillerie, tout comme place Royale, présentent deux visions incompatibles (6). Ces deux ensembles s'iso-

lent d'une urbanité toujours vivante ou peut-être s'intègrent-ils tout bonnement à la ville historique muséifiée?

## QUÉBEC, UNE «VILLE-MUSÉE»?

Pétrifier des secteurs de la ville historique, les transformer en salles de musée que traverse le visiteur en quête de son passé, est-ce tenir compte de son évolution? Non, c'est isoler, enfermer, et rendre artificiel des espaces urbains. Le projet de charte des villes historiques affirme que «la protection de la ville historique ne doit pas se traduire par le gel de son développement. Elle doit au contraire répondre sans arrêt aux aspirations croissantes et variables de la société».

La protection de la ville historique n'a pas comme objectif ultime de projeter une image totale du passé ou d'arrêter l'évolution pour nous faire apprécier un passé oublié. En empêchant le temps et la vie d'agir sur les monuments et sites historiques tels place Royale et le Parc de l'Artillerie, on les déshumanise. En imposant une interprétation normalisée des lieux, l'État s'accapare le monopole de la mémoire collective. La conservation devient automatiquement transformation. Comme l'écrit si bien Marc Guillaume: «La conservation c'est la production de masse de simulacres à partir de quelques restes dont la fonction est de légitimer l'authenticité de l'ensemble. Tel est du moins l'idéal achevé de l'État: étendre jusqu'à ses extrêmes limites l'obsession de la conservation et y faire participer tous les citoyens.»(7) Monuments, sites, ensembles, villes, régions, tous témoignent aujourd'hui d'une hiérarchisation des vestiges à sauvegarder.

## LA TERRE, UN MUSÉE ÉCLATÉ. . .

Peut-on conserver sans «muséaliser», peut-on conserver sans rendre artificiel? «Il est à présent de plus en plus difficile de discerner où s'arrête le musée et où commence la vie réelle, c'est-à-dire la frontière entre le rêve et la réalité.»(8)

Les années soixante-dix ont favorisé un changement d'attitude des sociétés occidentales à l'égard de la protection du patrimoine. Pour ce qui est du Québec, il convient de parler,

selon Jean-Claude Marsan, d'une idéologie de la réappropriation (9) et parallèlement à cette attitude, on assiste à une floraison significative des musées d'un genre nouveau. C'est l'âge d'or de l'interprétation et l'écomusée prospère au-delà de ses frontières d'origine. Offrira-t-on demain la Terre comme musée éclaté?

Devant la course aux armements nucléaires, les sociétés se replient sur des valeurs sûres. Fiction ou réalité, la «ville-musée», musée vivant ou musée figé, permet d'ignorer les craintes qu'inspire le futur. Il ne suffit pas de s'interroger sur les bienfaits de la muséologie traditionnelle ou de la «nouvelle muséologie» car le moment est venu de remettre en question notre attitude à l'égard de l'avenir du patrimoine. Pourquoi et pour qui préserver le passé? Vues sous cet angle, la conservation et l'interprétation acquièrent aujourd'hui un sens nouveau et fondamental. ■

1) Rigaud Jacques, *Mémoire collective et patrimoine architectural*, *Monuments historiques*, N° 107, 1980, p. 8.

2) *Charte de Venise*, charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et des sites, 1964.

3) Alderson, W. et S. P. Low, *Interpretation of Historic Sites*, American Association for State and Local History, Nashville, 1976.

4) Porter, James, *Un commentaire sur «Le musée, agent de communication»*, *Museum*, n° 138, 1983, p. 80.

5) *Les Actes du Colloque, place Royale 16-17-18 novembre 1978*, Direction de l'Inventaire de biens culturels, Ministère des Affaires culturelles (MAC), mars 1979.

6) Bélanger, Marcel et Louise Marcotte, *Images du Vieux-Québec, représentation et signification*, *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 25, n° 64 (avril 1981), pp. 149-156.

7) Guillaume, Marc, *La politique du patrimoine*, Paris, édition Galilée, 1980, p. 171.

8) Cossons, Neil, *Renaissance du mouvement des musées au Royaume-Uni*, *Museum*, n° 138, 1983, p. 88.

9) Marsan, Jean-Claude, *Montréal une esquisse du futur*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983.



## BÉATRICE VERGE

Depuis 1982, directrice et rédactrice en chef du magazine *Continuité*, elle a été pendant 2 ans chercheuse et conseillère en interprétation du patrimoine. Elle termine actuellement une maîtrise dans le même domaine, à l'École d'architecture de l'Université Laval.